

FRÉDÉRIC BOURBOULON ET JÉRÔME SEYDOUX
PRÉSENTENT

THIERRY LHERMITTE

RAPHAËL PERSONNAZ

NIELS ARESTRUP

Quai d'Orsay

UN FILM DE
BERTRAND TAVERNIER



D'APRÈS LE PREMIER TOME DE LA BANDE DESSINÉE DE
ABEL LANZAC ET CHRISTOPHE BLAIN "QUAI D'ORSAY" ÉDITIONS DARGAUD
AVEC **BRUNO RAFFAELLI JULIE GAYET ANAÏS DEMOUSTIER THOMAS CHABROL THIERRY FRÉMONT MARIE BUNEL ALIX POISSON**
SCÉNARIO ET DIALOGUES **ANTONIN BAUDRY CHRISTOPHE BLAIN ET BERTRAND TAVERNIER**
IMAGE JÉRÔME ALMÉRAS DÉCORS EMILIE GHIGO COSTUMES CAROLINE DE VIVAISE SON JEAN-MARIE BLONDEL BENOÎT HILLEBRANT OLIVIER DÔ HUU MONTAGE GUY LECORNE 1^{RE} ASSISTANTE RÉALISATEUR LAURE PRÉVOST DIRECTEUR DE PRODUCTION FRANÇOIS HAMEL
MUSIQUE PHILIPPE SARDE (ÉDITIONS 2013 LITTLE BEAR-PATHÉ PRODUCTION) PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS FRÉDÉRIC BOURBOULON & JÉRÔME SEYDOUX COPRODUCTEUR ROMAIN LE GRAND PRODUCTEUR ASSOCIÉ FLORIAN GENETET-MOREL UNE COPRODUCTION LITTLE BEAR PATHÉ FRANCE 2 CINÉMA
LE CERCLE NOIR POUR SILENCE ALVY CANAL+ CINE+ francetélévisions CN2 PRODUCTIONS ALVY DÉVELOPPEMENT AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINE+ FRANCE TÉLÉVISIONS WWW.PATHEFILMS.COM

FRÉDÉRIC BOURBOULON ET JÉRÔME SEYDOUX
PRÉSENTENT

Quai d'Orsay

UN FILM DE
BERTRAND TAVERNIER

D'APRÈS LE PREMIER TOME DE LA BANDE DESSINÉE DE
ABEL LANZAC ET CHRISTOPHE BLAIN
«QUAI D'ORSAY»
ÉDITIONS DARGAUD

AVEC
THIERRY LHERMITTE
RAPHAËL PERSONNAZ
NIELS ARESTRUP

DURÉE : 1H53

LE 6 NOVEMBRE AU CINÉMA

DISTRIBUTION
PATHÉ DISTRIBUTION
2, RUE LAMENNAIS - 75008 PARIS
TÉL. : 01 71 72 30 00
WWW.PATHEFILMS.COM

PRESSE
MOONFLEET
CÉDRIC LANDEMAINE
& MOUNIA WISSINGER
CEDRIC-LANDEMAINE@MOONFLEET.FR
MOUNIA-WISSINGER@MOONFLEET.FR
10, RUE D'AUMALE - 75009 PARIS
TÉL. : 01 53 20 01 20



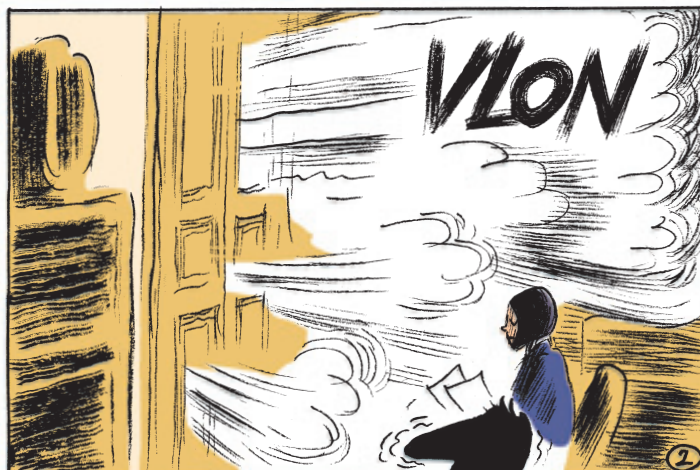
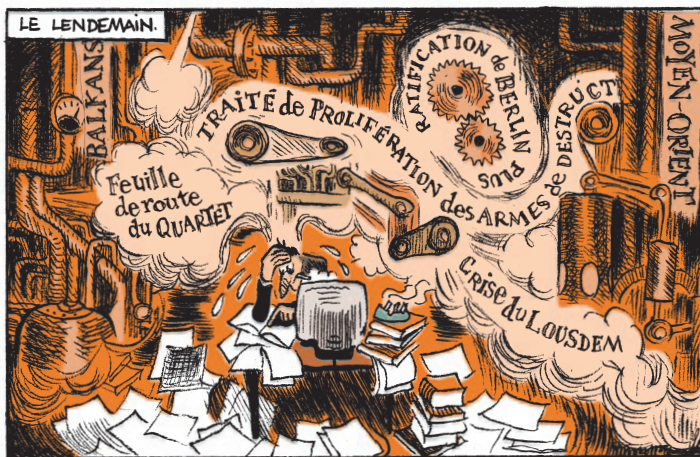
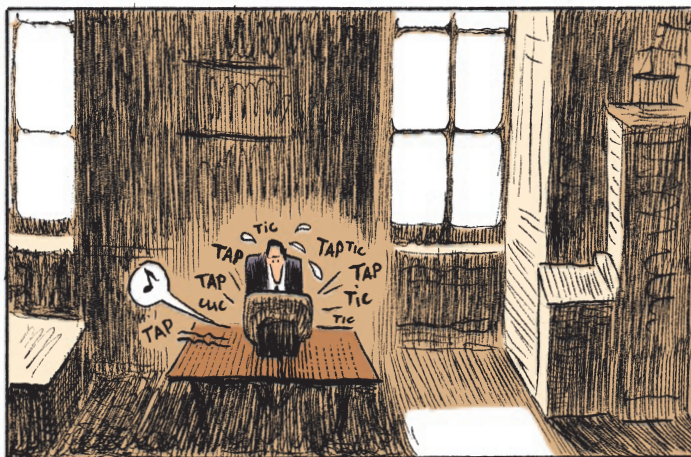
MATÉRIEL TÉLÉCHARGEABLE SUR WWW.PATHEFILMS.COM

Synopsis

Alexandre Taillard de Worms est grand, magnifique, un homme plein de panache qui plaît aux femmes et est accessoirement ministre des Affaires Étrangères du pays des Lumières : la France. Sa crinière argentée posée sur son corps d'athlète légèrement hâlé est partout, de la tribune des Nations-Unies à New York jusqu'à dans la poudrière de l'Oubanga. Là, il y apostrophe les puissants et invoque les plus grands esprits afin de ramener la paix, calmer les nerveux de la gâchette et justifier son aura de futur prix Nobel de la paix cosmique. Alexandre Taillard de Worms est un esprit puissant, guerroyant avec l'appui de la sainte trinité des concepts diplomatiques : légitimité, lucidité et efficacité. Il pourfend les néoconservateurs américains, les Russes corrompus et les Chinois cupides. Le monde a beau ne pas mériter la grandeur d'âme de la France, son art se sent à l'étroit enfermé dans l'Hexagone. Un jeune universitaire préparant sa thèse, Arthur Vlaminc, est embauché au ministère des Affaires Étrangères. En clair, il doit écrire les discours du ministre ! Mais encore faut-il apprendre à composer avec la susceptibilité et l'entourage du prince, se faire une place entre le directeur du cabinet et les conseillers qui gravitent dans un Quai d'Orsay où le stress, l'ambition et les coups fourrés ne sont pas rares... Alors qu'il entrevoit le destin du monde, il est menacé par l'inertie des technocrates.



« Le combat est le père de toutes choses. »
Fragment n°129 - Héraclite



Entretien à trois voix :

Bertrand Tavernier avec Antonin Baudry et Christophe Blain, auteurs de la bande dessinée



BERTRAND TAVERNIER, COMMENT AVEZ-VOUS DÉCOUVERT LA BANDE DESSINÉE «QUAI D'ORSAY» ?

Bertrand Tavernier : Un ami journaliste, Edouard Duprey, qui apparaît d'ailleurs dans le film, est venu dîner chez moi et m'a apporté un cadeau, le premier volume de *Quai d'Orsay*, paru quelques jours plus tôt. Je l'ai lu dans la nuit, d'une traite. Dès le lendemain, j'ai demandé à mon producteur et associé, Frédéric Bourboulon, d'en acheter les droits d'adaptation. Ce qui m'a séduit, c'est le parfait équilibre entre d'un côté une force comique irrésistible et, de l'autre, une vérité, une grande réalité, dans les personnages, les situations et les dialogues. Tous les conseillers du ministre bossent comme des malades, dans un chaos permanent. Or, je suis très sensible aux atmosphères de travail. À vrai dire, le travail est à la fois le sujet et le moteur de *QUAI D'ORSAY*, comme il l'était notamment dans *L.627* ou *ÇA COMMENCE AUJOURD'HUI*. À cette dimension s'ajoute le côté chronique, qui est à mon sens l'une des formes les plus cinématographiques.

«QUAI D'ORSAY» EST PARU EN JUIN 2010, PILE ENTRE LA PRÉSENTATION CANNOISE DE LA PRINCESSE DE MONTPENSIER ET SA SORTIE EN SALLES. DANS CETTE PÉRIODE INTERMÉDIAIRE, ÉTIEZ-VOUS DÉJÀ À LA RECHERCHE DE SUJETS ?

Bertrand Tavernier : Oui, je travaillais déjà sur une ou deux idées mais le hasard m'a amené à *QUAI D'ORSAY*. Ma réaction a été immédiate : je ne pouvais pas passer à côté. En plus, sans aucune préméditation, c'était l'opposé du film que je venais de terminer. Avec *QUAI D'ORSAY*, on est dans une réalité moderne, contemporaine, celle d'un cabinet ministériel : le contraire du XVI^{ème} siècle de *LA PRINCESSE*, avec son histoire

d'amour passionnelle sur fond de guerres de religions. Et *LA PRINCESSE* elle-même est aux antipodes de la Louisiane de James Lee Burke sur *DANS LA BRUME ÉLECTRIQUE*. *QUAI D'ORSAY*, c'est aussi une sphère dont j'ignorais tout, c'est-à-dire le travail quotidien de la diplomatie. Or, ce qui déclenche toujours mon désir de cinéma, c'est l'exploration de mondes, d'époques, de milieux qui me sont inconnus. En l'occurrence, la force et l'intérêt de cette bande dessinée hors du commun, c'est qu'elle révèle sur un ton de comédie la face immergée de la politique, celle qui n'apparaît jamais dans les médias.

CHRISTOPHE ET ANTONIN, EN TANT QU'AUTEURS DE LA BANDE DESSINÉE, À QUELLE ÉTAPE AVEZ-VOUS PENSÉ À UNE ÉVENTUELLE ADAPTATION CINÉMA OU TÉLÉVISÉE ?

Christophe Blain : Dès l'écriture, on s'était dit que c'était une possibilité, sans trop y réfléchir, car nous étions concentrés sur la finition du livre. À sa sortie, nous avons reçu trois propositions simultanées, dont celle de Bertrand, qui étaient trois voies complètement différentes. Il y avait notamment une série télé, qu'un producteur nous proposait de tourner nous-mêmes. Au milieu de tout ça, la sollicitation de Bertrand apparaissait évidemment comme la meilleure, la plus évidente aussi.

Antonin Baudry : Moi, pour être honnête, j'étais au départ plutôt réfractaire à l'idée d'adaptation. J'avais l'impression que la BD était déjà suffisamment cinématographique, j'avais peur qu'on la tue, qu'on la torde vers le produit dérivé. Et ce qui m'a fait changer d'avis, c'est le fait d'avoir Bertrand en face de nous : son désir, ses motivations claires, son souci de préserver l'esprit de la BD. Et puis, c'était Bertrand, avec sa personnalité, tout ce

qu'il représente du cinéma. Une seule rencontre a suffi pour que je me dise : «C'est une belle aventure, il faut la tenter.»

AVIEZ-VOUS PEUR DE RAMENER VERS LE RÉALISME UN OUVRAGE DONT LA FORCE EST JUSTEMENT, PAR LE DESSIN, DE TRANSPOSER, DE DÉCALER LA RÉALITÉ ?

Antonin Baudry : En fait, élaborer un récit, c'est trouver des solutions. Au départ, j'avais en tête une histoire précise, que j'avais moi-même vécue au Ministère des Affaires Étrangères. Christophe a su trouver le moyen de la raconter avec son langage, celui de la bande dessinée. Avec Bertrand, on parlait sur un autre langage, un autre médium, celui de l'image animée, du cinéma. Ce qui posait une série de nouveaux défis. Et nécessitait des solutions complètement différentes pour arriver à faire ressentir le même sujet avec ses contradictions, ses clefs, son côté humain... L'adaptation, c'était une double traduction : il n'était pas seulement question de traduire la BD mais aussi de traduire l'histoire elle-même. Et cela a été un bonheur : d'emblée, Bertrand a instauré un climat fraternel, un esprit de transmission. Pendant nos séances d'écriture, il faisait parfois clignoter les avertisseurs : «Attention, là, vous faites la même connerie que Richard Thorpe dans tel film de 1952 !» Généralement, le soir même, je visionnais le film en cachette pour constater qu'il avait raison. C'était magnifique d'être à la fois relié aux aspects techniques, à l'écriture en tant que telle et, en plus, à l'histoire du cinéma. Pour moi, ça reste ma plus belle expérience professionnelle.

Christophe Blain : Il y a aussi une question de rythme : le rythme interne de Bertrand est très différent de celui d'Antonin, du mien aussi. Et pourtant, il est parvenu à glisser sa personnalité à l'intérieur de notre travail. *Quai d'Orsay* la BD, c'est déjà une fusion entre Antonin et moi, dans le fond et la forme. S'y ajoutent la voix et la voie de Bertrand, très différentes des nôtres : on reconnaît une personne de plus, ça crée un métissage supplémentaire. Ce qui est intéressant dans une histoire, c'est son étrangeté. Si on raconte la vie de manière totalement naturaliste, c'est plat. Il faut que ce soit stylisé, qu'une bizarrerie émane du sujet pour qu'il ait l'air plus vrai. En tout cas pour qu'il ait le goût et l'apparence de la vie.

QUELLE IMAGE AVIEZ-VOUS DE BERTRAND TAVERNIER AVANT DE LE RENCONTRER ? QUELS FILMS, QUELS ASPECTS DE SON CINÉMA ONT MARQUÉ VOS PARCOURS DE CINÉPHILES ?

Christophe Blain : Moi, mon film culte est QUE LA FÊTE COMMENCE !, que j'ai vu régulièrement à différents moments de ma vie. Plus jeune, je le trouvais enlevé et truculent ; désormais, je perçois davantage sa gravité, sa mélancolie surtout. En revoyant les films de Bertrand, je m'aperçois d'un schéma qui lui est propre et que j'ai retrouvé sur QUAI D'ORSAY : une exposition très dense, chargée d'informations, qu'on ne saisit pas forcément toutes ; puis, peu à peu, les choses se regroupent, les enjeux se dessinent, on comprend mieux les motivations apparentes ou secrètes des personnages. Et ça finit toujours d'une manière très mélancolique, souvent sur un personnage seul, confronté à lui-même.

Antonin Baudry : Pour ma part, je trouve que Bertrand est le metteur en scène qui met la fiction exactement là où elle doit être, afin qu'elle dise la vérité. Et c'est cela qui m'intéresse : on est dans une sorte de mélange, d'entre-deux où le faux ne sert qu'à révéler le vrai. Il a le sens du spectacle mais, en même temps, il rapproche la fiction de la vie. Notamment, comme il le disait lui-même à l'instant, sur ce qui touche au travail. Dans QUAI D'ORSAY, quand Arthur recommence trente fois l'écriture du même discours, la situation à l'écran est drôle, mais elle sonne juste. J'en sais quelque chose : je l'ai vécue.

POUR VOUS BERTRAND, ÉTAIT-CE UNE ÉVIDENCE D'ÉCRIRE L' ADAPTATION DE LA BD AVEC SES AUTEURS ?

Bertrand Tavernier : C'était indiscutable, j'ai jamais eu une autre idée. En général dans le cinéma, on utilise un roman sans se préoccuper de l'auteur, sans chercher à l'impliquer. Mais là, ça aurait été une erreur : dans la BD, il y a une telle qualité du dialogue, doublée par une qualité d'observation dans le dessin que je ne pouvais pas me passer d'Antonin et Christophe. Quand on a commencé notre six mains, nous avons été aspirés dans un tourbillon. Il était impossible de s'arrêter

« L'homme stupide, devant tout discours, demeure frappé d'effroi. » Fragment n°173 - Héraclite



de travailler. La première version du scénario a dû être terminée en dix jours.

Antonin Baudry : Tu plaisantes ? Huit jours ! Comme j'habite New York, Christophe et Bertrand m'ont rejoint. On travaillait sans cesse, parfois jusqu'à quatre-cinq heures du matin, avec juste quelques pauses-déjeuner ou dîners, et encore pas tous les jours.

Bertrand Tavernier : On n'arrêtait pas de rire, je posais beaucoup de questions. Précisément, des réponses à ces questions pouvaient naître des scènes qui ne sont pas dans le livre. Plus on me répondait, plus je bombardais Antonin de nouvelles questions, plus je voulais comprendre comment, par exemple, un discours s'écrit, à quelle heure, ce que cela implique sur la vie de couple... D'où vient ce chat qui apparaît en coin de case, dans le bureau de Maupas ? Pourquoi les conseillers ont-ils toujours faim lorsqu'on demande de préparer les réponses du ministre à l'Assemblée Nationale ?

Antonin Baudry : En fait, il fallait non seulement écrire les réponses du ministre mais aussi les questions des députés ! Quand j'ai raconté cette situation incongrue à Bertrand, il l'a intégrée d'office au scénario.

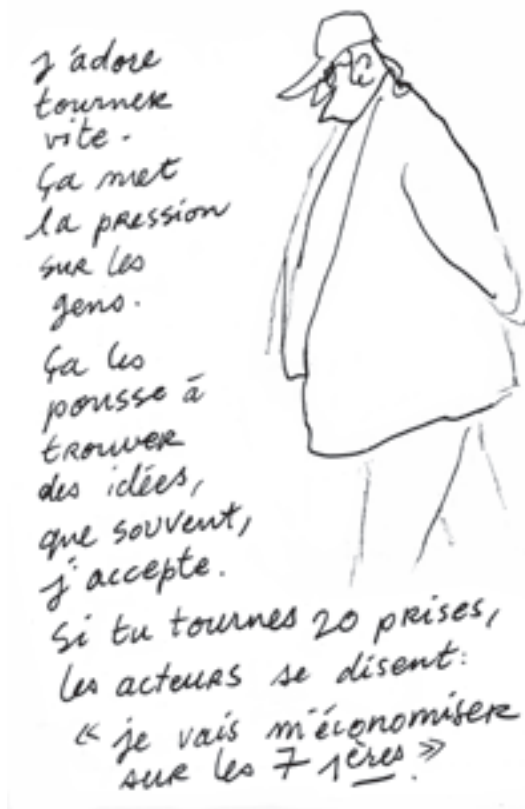
Bertrand Tavernier : C'est d'ailleurs la première fois que l'on évoque au cinéma ce que le personnage du conseiller Cahut appelle un « simulacre de démocratie. » Il y a aussi l'interdiction d'aller sur internet...

Christophe Blain : Ce travail avec Bertrand nous a permis de pouvoir exploiter un gisement de situations dont nous avions fait l'inventaire avec Antonin, en préparant l'écriture du livre. Beaucoup étaient savoureuses mais, malheureusement, on ne pouvait pas les utiliser dans la BD : elles exigeaient un dispositif compliqué de plusieurs pages pour arriver à un fait, à un détail au final trop anecdotique. C'est tout un versant documentaire de notre travail que la curiosité de Bertrand a réactivé. Et qui a trouvé son point d'arrivée dans le film.

LE LIVRE EST À LA FOIS UNE COMÉDIE SUR L'ATTRACTION DU POUVOIR, UN RÉCIT D'APPRENTISSAGE ET UNE CHRONIQUE SUR LA VIE D'UN CABINET VUE DE L'INTÉRIEUR. NÉANMOINS, POUR LE FILM, IL FALLAIT TENDRE UNE CORDE, TROUVER UNE DRAMATURGIE QUI COURE D'UN BOUT À L'AUTRE...

Bertrand Tavernier : Ça, c'est un problème récurrent que j'ai essayé de résoudre dans L.627, ÇA COMMENCE AUJOURD'HUI, HOLY LOLA et même LA VIE ET RIEN D'AUTRE. Ces films décrivent des actions multiples, répétitives ou simultanées et, petit à petit, un lien se crée et les soude. Dans le cas de QUAI D'ORSAY, il fallait utiliser la crise au Lousdem (devenu le Lousdémistan dans le film) et l'imposer en fil rouge, avec comme point d'orgue le discours du ministre, Taillard de Worms, à l'ONU. Ce discours faisait partie du second tome, que je n'avais pas encore lu, et que j'ai découvert à mon arrivée à New York.

Antonin Baudry : C'est vrai, le discours crée un crescendo dramatique : c'était l'intuition immédiate de Bertrand. Nous y avons adhéré instantanément.



© Christophe Blain

L'UNE DES MODIFICATIONS MAJEURES DU FILM, C'EST LE RÔLE DE MARINA, LA COPINE D'ARTHUR : CONTRAIREMENT AU LIVRE, ILS VIVENT ENSEMBLE, ELLE A UN MÉTIER, UN ENGAGEMENT. SON QUOTIDIEN EST AUX ANTIPODES DE CELUI DE SON COMPAGNON...

Bertrand Tavernier : C'est un besoin que je ressentais : je voulais en savoir plus sur la compagne d'Arthur, la faire exister, l'ancrer dans un monde très réel. Du coup, elle pouvait lui servir de reflet, de miroir, faire jeu égal avec lui, le remettre en question. À travers son métier, institutrice, elle se bat pour une famille africaine de sans-papiers... Ça ajoute un autre arc au film, ça donne une espèce de sous-texte qui court tout le long. Et dont la conclusion est une phrase inattendue du ministre à Arthur : « On n'est pas des bœufs ! » Jean Aurenche disait souvent : « Tout ce qu'on ajoute, c'est une forme de cadeau qu'on fait à l'auteur. »

Antonin Baudry : Ça, c'est un ajout mais il y a aussi des éléments qui ont été sucrés, notamment tout ce qui concerne l'imaginaire d'Arthur, ses rêves de science-fiction.

Bertrand Tavernier : Je n'arrive pas à m'intéresser aux références à STAR WARS, je les aurais mal traitées, voire maltraitées. À mon sens, l'imaginaire d'Arthur, on doit le trouver ailleurs. Il faut respecter l'œuvre mais en même temps s'en écarter, rêver sur une nouvelle œuvre qui sera une œuvre nouvelle. Le moins peut être un plus.

Antonin Baudry : Ces images de science-fiction camouflent une seule question : comment représenter la vie intérieure d'un personnage ? Dans la BD, on l'a fait beaucoup par métaphores visuelles, en référence à des univers cinématographiques codifiés. Métaphores impossibles à copier-coller dans le film pour les raisons que Bertrand vient d'expliquer. Mais il nous a proposé autre chose : la vie intérieure d'Arthur, on doit la percevoir dans le regard des autres, notamment de Marina. J'ai trouvé l'idée forte et tendre.



AVEZ-VOUS TOUS LES TROIS ÉTÉ D'ACCORD SUR TOUT ? OU AVEZ-VOUS EU DES VRAIES DIVERGENCES DE POINTS DE VUE, SINON DES PASSES D'ARMES ?

Antonin Baudry : Non, le schéma, c'était surtout : l'un d'entre nous faisait une proposition, le second approuvait, le troisième surenchérissait par un : «D'accord mais si on faisait aussi...» On avait plutôt tendance à s'appuyer les uns sur les autres pour essayer de trouver des solutions toujours meilleures.

Bertrand Tavernier : L'un de nos rares désaccords a été une question sur la musique qu'écoute Arthur : Antonin militait pour Metallica, moi pour Led Zeppelin ! (rires) J'ai aussi beaucoup insisté pour qu'on ajoute tout le processus d'écriture du dernier discours, celui du ministre à l'ONU. Ça me paraissait essentiel.

Antonin Baudry : La scène qu'on a écrite, c'est une réunion qui a vraiment eu lieu. Enfin, une des quinze réunions qui ont eu lieu, chacune avec ses propres variantes. Du coup, dans le film, notre scène de réunion est une sorte de compression, de synthèse de la réalité.

Bertrand Tavernier : Pour moi, l'écueil à éviter, c'était d'envisager la bande dessinée comme story-board du film. Notre idée, c'était d'en respecter l'esprit plutôt que d'essayer de reproduire fidèlement les dessins de Christophe. Par exemple, comment rendre à l'écran l'image du ministre qui se démultiplie ? Comment exprimer la folie extrême qu'autorise le dessin ? Par exemple, j'ai proposé de faire voltiger les dossiers chaque fois que le ministre s'engouffre dans le bureau de sa secrétaire, Martine. C'est une véritable tornade : le fracas de son pas annonce un bureau dévasté. Mais on ne le voit jamais effectuer ce trajet : il raccroche son téléphone, se lève et, une fraction de seconde plus tard, il est dans le bureau de Martine. C'est très elliptique, à la frontière du surnaturel et pourtant, à l'écran, ça paraît totalement réaliste. D'ailleurs, un ancien ministre des Affaires Étrangères m'a déclaré que l'envol des feuilles était un formidable moyen pour révéler la personnalité de Taillard de Worms.

LE FAIT D'ÉCRIRE À NEW YORK, D'ÊTRE COUPÉ DE LA FRANCE, ÉTAIT-IL UN AVANTAGE ?

Christophe Blain : Je sortais de six mois de travail continu sur plusieurs albums, une période d'une rare intensité, qui s'était terminée par l'écriture avec Antonin du second volume de *Quai d'Orsay*, avec des séances de travail qui se prolongeaient jusqu'au petit jour. J'étais littéralement sur les rotules. À cela s'est enchaîné le séjour à New York. Je suis descendu de l'avion en me disant : «Bertrand va mettre de l'ordre dans tout cela. Avec son esprit méthodique, on ne va pas se retrouver à travailler jusqu'à l'aube.» Or, sa première déclaration a été : «J'ai fait le déplacement pour travailler avec vous. Profitons-en au maximum. S'il le faut, on écrira jusqu'au milieu de la nuit !» À cet instant précis, j'ai failli m'évanouir !

Bertrand Tavernier : J'aime l'idée d'être coupé de tous les problèmes quotidiens liés à mon boulot en France, à la SACD, à Little Bear, à la réparation de la machine à laver... Dès *L'HORLOGER DE SAINT-PAUL*, j'ai toujours cherché à pratiquer l'écriture délocalisée, dans la mesure du possible. L'éloignement apporte une espèce de liberté : on abandonne ses repères, ses habitudes. Et là, on adaptait *Quai d'Orsay* dans un New York qui venait d'être dévasté par un ouragan : dans la rue, on se faufilait entre des voitures écrasées par des arbres. Un de nos rares déjeuners a eu lieu dans un restaurant italien très chic, à l'intérieur duquel il pleuvait. On a changé trois fois de tables, puis de places à la même table pour éviter les gouttes. Car l'arrosé se concentrait moins bien que les autres ! (rires)

ÉTAIT-CE UNE ÉVIDENCE DE GARDER DU LIVRE LE CHAPITRAGE AVEC LES PENSÉES DU PHILOSOPHE GREC HÉRACLITE ?

Antonin Baudry : Oui. Elles apportent aux situations ministérielles un éclairage inattendu, parfois à la limite de l'absurde. Lors de l'écriture de la BD, je pensais que Christophe n'allait pas être chaud mais finalement, l'idée l'a amusé. Du coup, elle s'est imposée naturellement pour le film.

« Fatigue, c'est : peiner aux mêmes tâches et
par elles commencer. » Fragment n°93 - Héraclite

Bertrand Tavernier : On a conservé certaines pensées, on en a sucré d'autres, on en a ajouté de nouvelles. À la toute fin, Antonin a déboulé avec des propositions radicales. C'était des citations d'Héraclite réduites à deux mots, voire un seul : «Des coques» ou «Tension» !

Antonin Baudry : Mais tu oublies de dire que «Des coques» est suivi par cinq pages de commentaires !

Bertrand Tavernier : On se demandait quelle tête feraient les spectateurs devant un carton «Des coques» ! Avec Romain Le Grand et Florian Genetet-Morel de Pathé, on a vraiment réfléchi à l'ordre des citations, à leur graduation, afin de créer une progression. Ces citations ne sont pas anodines : c'est une respiration, une façon de passer d'un temps à un autre, d'un décor à un autre. L'une de mes préférées demeure : «L'homme stupide, devant tout discours, demeure frappé d'effroi.»

Antonin Baudry : C'est émouvant, d'ailleurs : dans l'histoire du cinéma, c'est sûrement la première fois que des pensées d'Héraclite servent d'intertitres ! (rires)

QUAI D'ORSAY, LE LIVRE ET LE FILM, TRAITENT D'UNE ÉPOQUE RELATIVEMENT PROCHE MAIS QUI PARAÎT DÉJÀ LOINTAINE PAR DIFFÉRENTS PETITS DÉTAILS QUOTIDIENS : LA CIGARETTE, LES ÉCRANS D'ORDINATEURS...

Bertrand Tavernier : C'étaient deux points importants. Concernant la cigarette au ministère, on a vérifié plusieurs fois auprès d'Antonin. Ça nous a amené à supprimer les cendriers dans la cour du Quai d'Orsay.

Antonin Baudry : Bertrand refusait de croire que je fumais toute la journée au ministère, aussi bien dans mon bureau qu'en réunion ! Pour ma part, la vraie césure entre deux époques, c'est le 11 septembre et la guerre en Irak. Ces deux événements ont ouvert une période de désordre, de chaos qui se prolonge toujours aujourd'hui. L'état d'esprit actuel, les enjeux politiques et géopolitiques sont proches de ceux de 2002-2003. Effectivement, la différence se niche plus dans les détails du type portables ou ordinateurs...

Christophe Blain : En revanche, si QUAI D'ORSAY s'était déroulé en 1998, ça aurait été vraiment une autre époque, celle d'avant internet.

Antonin Baudry : Tu as raison : à l'époque où je travaillais au Quai d'Orsay, le ministre nous appelait sans cesse, à toute heure du jour et de la nuit. Aujourd'hui, ses appels seraient doublés par une dizaine de sms et, grâce à l'internet mobile, par une avalanche d'e-mails.

Bertrand Tavernier : 2002-2003, c'était aussi une époque où les politiques étaient moins sous l'emprise de conseillers en communication nocifs. De toute façon, Taillard pense qu'il peut s'en passer : il considère être son meilleur communicant.

BERTRAND TAVERNIER, SUR QUAI D'ORSAY, POURQUOI AVEZ-VOUS EU ENVIE DE RENOUVELER UNE LARGE PARTIE DE VOS COLLABORATEURS DE CRÉATION ?

Bertrand Tavernier : Ça faisait partie du défi. Comme je le disais tout à l'heure, je partais à l'exploration d'un monde que je ne connaissais pas et je ressentais l'envie d'en faire de même avec mes collaborateurs. J'aime avoir l'impression de refaire chaque fois un premier film, de ne pas être dans la routine, dans la répétition d'automatismes. Je mets tout en œuvre pour éviter, comme disait Brel, «de me réveiller un matin avec un gramme et demi d'habileté.» En l'occurrence, s'il y avait des éléments de comédie dans L.627, HOLY LOLA ou LAISSEZ-PASSER, QUAI D'ORSAY demeure ma première véritable comédie. C'est certes une comédie avec des éléments de réalité politique, de réflexion mais une comédie tout de même. Aborder un nouveau genre facilitait donc un renouvellement de mon équipe. La lumière audacieuse et inventive d'UNE NUIT de Philippe Lefèvre m'a révélé le talent du chef-opérateur Jérôme Alméras, que j'avais connu assistant caméra sur LA FILLE DE D'ARTAGNAN. Notre complicité a trouvé un équivalent dans celle qui m'a lié à mon nouveau monteur, Guy Lecorne, dont j'admirais le travail sur les films de Bruno Dumont et Guillaume Nicloux. Concernant la musique, j'ai partagé les tâches entre mon vieux complice Philippe Sarde et, pour les chansons rock, Bertrand Burgalat. Enfin, du quatuor de jeunes comédiens de LA PRINCESSE DE MONTPENSIER, mon idée était de continuer un bout de chemin avec Raphaël Personnaz qui, à mes yeux, était le Arthur Vlamincq idéal. J'avais adoré Anaïs Demoustier notamment dans D'AMOUR ET D'EAU FRAÎCHE, BELLE ÉPINE et je pensais qu'ils pouvaient former un jeune couple vrai et juste. D'autant que je voulais voir Anaïs dans un vrai rôle de comédie, où elle soit rapide, vive et sexy. QUAI D'ORSAY marque d'ailleurs ma première collaboration avec des tas d'autres comédiens : Niels



Arestrup, Julie Gayet, Thierry Frémont, Thomas Chabrol... Sans oublier ceux que j'ai fait tourner plusieurs fois dans des petits rôles pittoresques ou forts comme Bruno Raffaelli (il jouait Maginot dans LA VIE ET RIEN D'AUTRE) à qui je voulais donner un vrai personnage, digne du talent qu'il déploie à la Comédie-Française dans Goldoni, Anouilh ou Edouard Bourdet.

AVEZ-VOUS ÉVOQUÉ ENSEMBLE DES NOMS DE COMÉDIENS DÈS L'ÉCRITURE ?

Bertrand Tavernier : Oui, on a beaucoup parlé de comédiens à cette étape. À vrai dire, je craignais la réaction d'Antonin et Christophe sur l'idée de Niels Arestrup en Maupas ou Bruno Raffaelli en Cahut. Imperceptiblement, je sentais de petites appréhensions. Souvent, les scénaristes ont des craintes, ils se demandent si certains comédiens vont parvenir à trouver de nouvelles couleurs, à se dégager de ce qu'ils ont fait dans leurs précédents films.



Christophe Blain : Oui, cette question du casting nous hantait. On parlait sur des personnages très truculents, très forts : qui allait pouvoir les incarner ? C'est comme transposer la réalité par le dessin : il ne faut pas forcément que ce soit fidèle, il faut que ce soit une interprétation.

Bertrand Tavernier : Dès les premières lectures avec les comédiens, j'ai demandé à Antonin et Christophe d'être présents. Ça m'a permis notamment de présenter Raphaël Personnaz à Antonin : j'avais devant moi les deux visages d'Arthur.

Antonin Baudry : Je me souviens de la rencontre avec Niels Arestrup, totalement grandiose. Bertrand et lui, c'étaient deux animaux sauvages, qui allaient s'appivoiser mutuellement. Dans sa façon de phraser les mots, le personnage de Maupas possède une musicalité très singulière, portée par une petite voix perchée. L'inquiétude de Niels, c'était de devoir être dans la copie. Bertrand m'a d'ailleurs fait vivre un cauchemar, en me demandant d'imiter le vrai Maupas devant Arestrup. Niels m'a foudroyé d'un regard dur, très noir, effrayé à l'idée de devoir jouer avec cette voix et ce phrasé. Moi, je ne savais plus où me mettre mais je continuais bêtement mon imitation, en ayant l'impression que j'allais me faire stranguler d'une seconde à l'autre ! Evidemment, dès le premier jour du tournage, Bertrand a poussé Niels à trouver sa propre musique, qui soit forte, originale et conforme à l'énergie du film.

Bertrand Tavernier : Niels m'a répété plusieurs fois : «Vous me demandez le contraire de ce qu'on me fait faire depuis trente ans. Pour moi, ça implique une énorme concentration.» Il devait être dans la couleur (l'intériorisation) la plus éloignée de sa nature profonde, qui le pousse à extérioriser les sentiments. Il a simplement visionné une vidéo du vrai Maupas, dont il a chopé un tic précis, celui de se caresser les mains.

Antonin Baudry : Mais il en est finalement très proche, à une nuance près : dans le Maupas de Niels, on sent le félin prêt à bondir sur son interlocuteur, une forme de sauvagerie rentrée, parfois même une perversité. Son regard fait comprendre qu'il a vécu beaucoup de choses, qu'il porte un passé. Le vrai Maupas et celui de la BD étaient dans l'empathie, celui du film est plus complexe, à la fois doux et étrangement menaçant.

TROUVER L'ACTEUR QUI INCARNE TAILLARD DE WORMS A-T-IL ÉTÉ AUSSI SIMPLE ? CAR LÀ, ON CONNAÎT LE MODÈLE, L'ORIGINAL, LA MATRICE...

Bertrand Tavernier : Le comédien qui me revenait constamment en tête, c'était Thierry Lhermitte. On se connaît depuis des années : je l'ai fait débiter dans QUE LA FÊTE COMMENCE !, avant de lui donner un petit rôle dans DES ENFANTS GÂTÉS. C'est un comédien qui m'a étonné chez Laurent Heynemann, Véra Belmont, dans plusieurs Guillaume Nicloux produits par Little Bear. Mais, depuis plusieurs années, il n'a pas toujours été utilisé dans la pleine mesure de ses capacités. Ça arrive souvent : chez certains comédiens, il existe un énorme potentiel non-exploité, par conformisme, manque d'audace ou paresse des décideurs. En confiant le rôle de Taillard de Worms à Thierry, je lui ai lancé un vrai défi, exactement de la même nature que le rôle de Bouvier l'éventreur à Michel Galabru dans LE JUGE ET L'ASSASSIN.

DEPUIS UNE AFFAIRE PRIVÉE, C'EST LE PREMIER RÔLE PRINCIPAL DE THIERRY LHERMITTE DANS UN FILM AMBITIEUX. LE PARI LUI A-T-IL DONNÉ UNE IMPULSION, UNE MOTIVATION PARTICULIÈRES ?

Bertrand Tavernier : C'est une évidence. Pour lui, son défi d'acteur présentait une difficulté : nous connaissons tous le ministre qui a inspiré Taillard de Worms. Thierry ne devait pas se faire piéger par le syndrome de la décalcomanie. Il lui

« Errants dans la nuit : mages, bacchants, bacchantes, initiés. » Fragment n°43 - Héraclite



fallait trouver sa propre voie. Dès les premières lectures, il m'a proposé une idée originale, qui lui permettait de s'appropriier le personnage : doubler chaque propos par un geste extravagant, censé l'illustrer. Tour à tour, le ministre joue la foudre, la spirale, la colonne de l'urgence... Comme Taillard parle très souvent par parabole, ça ne s'arrête jamais ! On a rarement vu dans un film un personnage mimer autant de figures cosmico-géométriques ! (rires) C'est d'autant plus jubilatoire que, ces dernières années, Thierry a tenu beaucoup de rôles sérieux, au cinéma comme au théâtre. Là, j'avais l'impression de réactiver le Lhermitte délirant des années Splendid, la maturité en plus. Et puis, paramètre déterminant, Raphaël Personnaz et lui se sont immédiatement entendus comme larrons en foire. Il est rare d'assister à une complicité aussi instantanée. En règle générale, je porte autant d'attention aux comédiens d'action que de réaction. Et face à la tornade Lhermitte, Raphaël est un magnifique comédien de réaction. Par la seule expression de son visage, sa gestuelle aussi, il peut vous proposer cinquante nuances d'abattement, d'agacement ou de stupéfaction.

CHRISTOPHE ET ANTONIN, ÊTES-VOUS SOUVENT PASSÉS SUR LE TOURNAGE ?

Christophe Blain : Oui, sept ou huit fois. La mise en abyme m'a fait un effet très étrange. La plus frappante, c'était ma rencontre avec Raphaël Personnaz : il était Antonin. Il avait parfaitement compris comment il s'habillait à l'époque, sa mentalité, sa réaction à l'univers parallèle du ministère. Il est même parvenu à reproduire sa façon de tenir sa clope. C'était une recomposition du personnage, née du Arthur de la BD et de la rencontre avec le vrai Antonin.

Antonin Baudry : Personnellement, ça a failli me rendre fou. Bertrand m'a demandé de faire une figuration, dans la séquence où Arthur est provisoirement installé à côté de la secrétaire de Maupas. Son bureau est dans le passage, il est sans cesse bousculé par des visiteurs. Je suis l'un deux. Sur le moment, je me suis demandé : « Qu'es-tu en train de faire ? Tu malmènes un mec qui est toi il y a dix ans ! »

LÀ, VOUS AVEZ DÉCOUVERT UN AUTRE VISAGE DE TAVERNIER, À SAVOIR LE CAPITAINE DE NAVIRE...

Christophe Blain : La différence est-elle si grande ? Je ne crois pas. Quand Bertrand tourne, il déconne tout le temps, il fait des blagues, il chante... Les répliques qu'on avait écrites tous

les trois, il les connaissait par cœur. Et pourtant, quand les acteurs les jouaient, Bertrand explosait de rire, comme s'il les découvrait. Il travaille dans la plus grande concentration mais tout en cherchant à faire marrer son équipe. J'ai adoré cette atmosphère de joie dans le travail. Les sketches, les numéros de Bertrand sur le plateau, je les ai scrupuleusement notés et dessinés. Un jour, j'en ferai peut-être quelque chose...

Antonin Baudry : Moi, ce qui m'a frappé, c'est la façon dont Bertrand possède une autorité qui ne passe pas par les moyens habituels de l'autorité. Il crée un lien d'une autre nature. Là-dessus, il m'a appris énormément. C'est un vrai meneur d'hommes.

Bertrand Tavernier : QUAI D'ORSAY a été un tournage béni des dieux, avec des comédiens toujours dans la grâce, une équipe technique très motivée et efficace. En règle générale, l'obligation de rigueur n'empêche pas l'humour ou la déconade. Il faut se concentrer, obtenir ce que l'on cherche et ensuite soulager la pression. J'ai été marqué à vie par mon assistantat chez Melville, par le climat de dureté, de terreur, d'humiliation qu'il imposait au plateau... J'avais vingt ans et je me suis dit : « Si un jour je deviens metteur en scène, il faudra





© Christophe Blain

que je crée une autre idée du travail en commun.» C'est comme en musique : les grands chefs d'orchestre sont connus pour leur humanité, pas pour leur caractère tyrannique. Il ne faut jamais oublier la phrase d'Aurenche : «La première qualité d'un cinéaste, c'est de créer chez ses collaborateurs l'envie de l'épater.»

Antonin Baudry : Ça a marché avec moi : j'ai toujours eu envie de t'épater ! (rires)

QUEL EST VOTRE POINT DE VUE À VOUS DEUX, CHRISTOPHE ET ANTONIN, DEVANT LE FILM TERMINÉ ?

Antonin Baudry : Moi, je ne l'ai pas encore vu mixé et étalonné mais le résultat m'a stupéfait. C'est étonnant de voir à quel point Bertrand est parvenu à percer le mystère d'un univers qu'il ne connaissait pas, à s'investir dans une aventure qui va au-delà de l'adaptation d'un livre. Son QUAI D'ORSAY raconte la manière dont des êtres humains sont pris dans des flux de forces, d'objectifs, de tension, d'idéal aussi. J'ajouterai le respect des personnages à l'écran. C'est très important pour moi : leurs modèles sont des gens que je connais, avec lesquels j'ai travaillé, que j'ai parfois beaucoup appréciés. Je n'aurais jamais pu collaborer avec Bertrand si j'avais senti chez lui de la moquerie, voire du mépris.

Bertrand Tavernier : Il faut ressentir un amour pour ses personnages, pour leur drôlerie, et ne jamais chercher à ricaner à leurs dépens, à se montrer plus malin qu'eux. Par exemple, je voulais que Valérie Dumontheil (Julie Gayet) ne soit pas seulement la conseillère qui poignarde Arthur à la première réunion. Il fallait l'enrichir d'une dimension supplémentaire. Lors du déplacement en Afrique, son comportement est exemplaire : dans une voiture encerclée de manifestants, elle surmonte sa peur pour sortir du véhicule, très courageusement. Je suis aussi épaté par le conseiller Cahut. Derrière son côté ours mal léché, il exprime des analyses très pertinentes sur le Moyen-Orient, auxquelles s'ajoutent aussitôt son obsession pour les sandwiches !

CE QUE VOUS DITES RÉSUME BIEN LA LIGNE DU FILM : ON EST NI DANS L'HAGIOGRAPHIE, NI DANS LE PAMPHLET. CETTE IMPRESSION CULMINE DANS LA DERNIÈRE SÉQUENCE, CELLE DU DISCOURS DE TAILLARD DE WORMS À L'ONU : UN SENTIMENT DE GRANDEUR, AUSSITÔT CONTREBALANCÉ PAR UNE ULTIME RÉPLIQUE CHARGÉE DE DÉRISION....

Antonin Baudry : Ça correspond exactement à l'état d'esprit de ce que j'ai vécu début 2003, à l'époque de la crise irakienne. Le ministre vivait dans une exaltation permanente, il expliquait à

tout le monde qu'il était en train de sauver la planète mais, en off, il prenait ses propres positions avec beaucoup de recul. Je l'entends encore nous asséner : «On a beau se casser le cul, on ne sera même pas dans les livres d'histoire. Ou alors sur une petite note en bas de page.»

Bertrand Tavernier : En fait, Taillard ne réalise pas qu'il vient de faire un des plus grands discours de l'histoire de France de ces trente dernières années. Je dois féliciter l'obstination de la production : grâce à Frédéric Bourboulon et François Hamel, nous avons pu tourner dans la salle du Conseil de Sécurité. C'était très insolite : faire dire par un comédien ce discours au souffle fondateur dans l'endroit même où il a été prononcé, dix ans plus tôt.

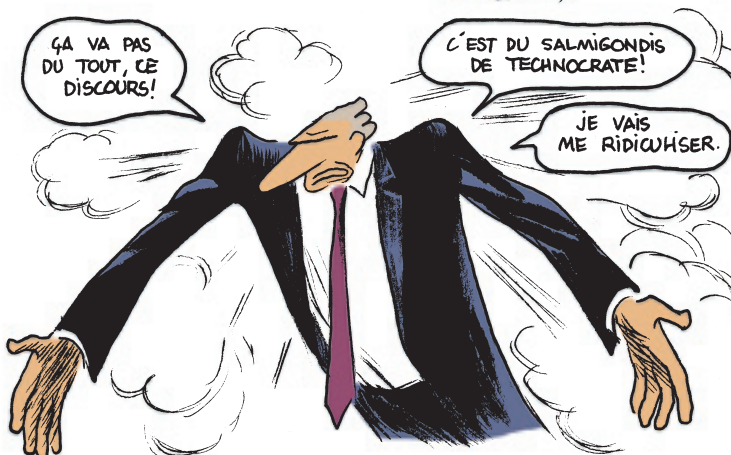
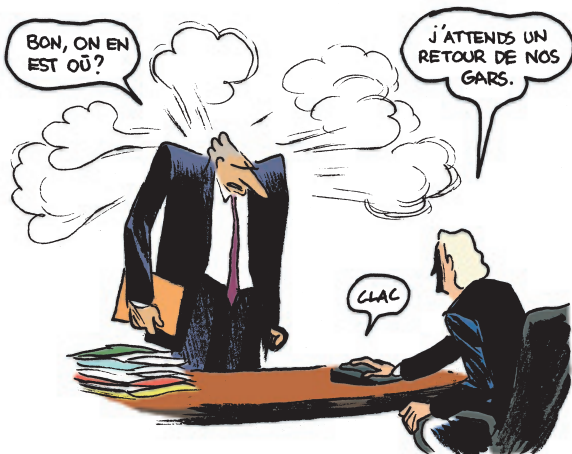
Christophe Blain : Finalement, QUAI D'ORSAY, c'est comme une chaîne : à ses deux extrémités, il y a des êtres de chair et d'os ; à son milieu, il y a une incarnation par le dessin. Tous les spectateurs qui ont vu le film le perçoivent comme un film positif,

un véritable feel good movie. En s'appuyant sur notre travail, Bertrand a construit une œuvre à la première personne : les fils rouges avec certains de ses opus précédents ne manquent pas, dans la musique de Philippe Sarde, dans le côté chronique, dans la représentation du travail. En même temps, on y trouve des tonalités qu'il n'a jamais abordées : la farce, le burlesque, l'absurde. QUAI D'ORSAY le film ne me rend pas content, il me rend heureux, ce qui est encore mieux. Il fait rire, sourire et réfléchir. À mon sens, il y a dans cet équilibre une sorte d'idéal, une conception rêvée du cinéma.

Propos recueillis par Stéphane Lerouge

« Si toutes choses devenaient fumées, les narines les connaîtraient. » Fragment n°78 - Héraclite





Liste artistique

ALEXANDRE TAILLARD DE WORMS
ARTHUR VLAMINCK
CLAUDE MAUPAS
STÉPHANE CAHUT
VALÉRIE DUMONTHEIL
MARINA
SYLVAIN MARQUET
GUILLAUME VAN EFFENTEM
ODILE
MARTINE
JEAN-PAUL FRANÇOIS
BERTRAND CASTELA
NATHALIE
MOLLY HUTCHINSON
ANTOINE TAILLARD DE WORMS

THIERRY LHERMITTE
RAPHAËL PERSONNAZ
NIELS ARESTRUP
BRUNO RAFFAELLI
JULIE GAYET
ANAÏS DEMOUSTIER
THOMAS CHABROL
THIERRY FRÉMONT
ALIX POISSON
MARIE BUNEL
DIDIER BEZACE
JEAN-MARC ROULOT
SONIA ROLLAND
JANE BIRKIN
FRANÇOIS PERROT



Liste technique

RÉALISATEUR	BERTRAND TAVERNIER
PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS	FRÉDÉRIC BOURBOULON ET JÉRÔME SEYDOUX
COPRODUCTEURS	VALÉRIE BOYER, ROMAIN LE GRAND
PRODUCTEUR ASSOCIÉ	FLORIAN GENETET-MOREL
DIRECTEUR DE PRODUCTION	FRANÇOIS HAMEL
SCÉNARIO ET DIALOGUES	ANTONIN BAUDRY, CHRISTOPHE BLAIN ET BERTRAND TAVERNIER
MUSIQUE ORIGINALE	PHILIPPE SARDE
CHANSONS ORIGINALES	BERTRAND BURGALAT
1 ^{ÈRE} ASSISTANTE RÉALISATEUR	LAURE PREVOST
SCRIPTTE	FRANÇOISE THOUVENOT
CASTING	BERTRAND TAVERNIER ET LAURE PREVOST
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE	JÉRÔME ALMÉRAS
PHOTOGRAPHE DE PLATEAU	ETIENNE GEORGE
CHEF DÉCORATEUR	EMILE GHIGO
CHEF OPÉRATEUR SON	JEAN-MARIE BLONDEL
CRÉATRICE DE COSTUMES	CAROLINE DE VIVAISE
CHEF COSTUMIÈRE	PATRICIA SAALBURG
CHEF MAQUILLEUSE	AGNÈS TASSEL
CHEF COIFFEUR	ÉRIC MONTEIL
RÉGISSEUR GÉNÉRAL	SYLVAIN BOULADOUX
CHEF MONTEUR	GUY LECORNE
MIXEUR	OLIVIER DÔ HUU
PRODUCTION	LITTLE BEAR ET PATHÉ PRODUCTION
EN COPRODUCTION AVEC	FRANCE 2 CINÉMA
	CN2 PRODUCTIONS ET ALVY DÉVELOPPEMENT
AVEC LA PARTICIPATION DE	FRANCE TÉLÉVISIONS, CANAL+ ET CINÉ +

© PHOTOS : ETIENNE GEORGE